Document généré le 25 avr. 2024 01:41

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Montréal, capitale culturelle sans enfants

Raymond Bertin

Volume 28, numéro 3, hiver 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/24524ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertin, R. (2006). Montréal, capitale culturelle sans enfants. *Lurelu*, *28*(3), 77–78.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Quijote (Photo : Jaime Policarpo)

Montréal, capitale culturelle sans enfants

Raymond Bertin

Imaginez la scène : pendant dix jours au cœur d'un mois de septembre estival, venus de tous les coins du monde, des centaines d'artistes, de producteurs, de programmateurs, de journalistes et autres spécialistes du théâtre pour l'enfance et la jeunesse prennent d'assaut les salles de spectacle de Montréal! Pendant dix jours, du 20 au 30 septembre, ils vont assister aux représentations de près de quarante œuvres vivantes, de théâtre, de danse, de marionnettes, et sont conviés à discuter de divers aspects de l'art dédié aux enfants, ici et ailleurs, lors de forums, de tables rondes et de rencontres-débats. Tout cela, bien sûr, dans le cadre du Festival mondial des arts pour la jeunesse, présenté par ASSITEJ International, une association qui, depuis quarante ans, «reconnait à tous les enfants le droit de s'épanouir à travers les arts et de contribuer au développement du monde». Ce festival incomparable, organisé chez nous par l'équipe des Coups de théâtre, Rémi Boucher en tête, a lieu tous les trois ans dans une ville, un pays différents. En 2002, Boucher revenait de Séoul, fier d'annoncer qu'il avait obtenu la tenue de la prochaine édition de l'évènement à Montréal.

Pendant dix jours, d'importantes délégations du Japon, des États-Unis, d'Europe (France, Belgique, Espagne, Danemark, Allemagne, Israël...), d'Amérique latine (Mexique, Brésil, Pérou, Bolivie, Argentine), sans parler des nombreux créateurs québécois et canadiens, sont venus à la rencontre des enfants et des adolescents du Québec, de Montréal, pour leur faire partager, apprécier, vivre la belle aventure des arts de la scène. Des spectacles renommés qui sont des classiques dans leur pays d'origine, d'autres tout neufs, créations à peine sorties des ateliers des artistes, ou encore des succès d'ici à voir et à revoir. Beau programme, n'est-ce pas? Une occasion rarissime pour petits et grands de se frotter à ces divers objets culturels de provenances si variées, conçus spécifiquement pour eux.

Un rendez-vous manqué

Voyez le hic : pendant dix jours, aux quatre coins de la métropole, les spectateurs et spectatrices se pressent aux portes des salles, remplies pour la plupart aux trois quarts, mais d'adultes consentants... Où sont donc les enfants? Ont-ils décidé de boycotter ce festival qui leur est destiné? Non, des adultes ont pris la décision de les en priver : les enseignants, en butte au refus de négocier de leur employeur, le gouvernement, ont relancé une idée géniale utilisée à deux reprises déjà au cours des six dernières années et qui, on l'imagine, a dû leur être profitable; ce qui n'a pas été le cas du secteur culturel, au contraire!

Il fallait y penser : les activités culturelles, les sorties «éducatives et récréotouristiques» ne font pas partie du programme scolaire; préparer les élèves et les accompagner au théâtre ou au musée représente une surcharge de travail pour les professeurs, ce n'est pas dans leur définition de tâches...

Pendant dix jours, les visiteurs de partout, créateurs et observateurs de la scène jeune public, ont été charmés, émus, ont ri ou pleuré devant des spectacles virtuoses, hilarants ou percutants, ont discuté, se sont emballés, ont multiplié les rencontres, ont vécu l'ambiance riche et exaltante d'un festival international, comme nous en avons si peu. Et pendant dix jours, les enfants, pris en otage dans les classes par leurs professeurs, n'ont rien vu de tout ça. Quant aux parents, appelés à prendre la relève et à venir au théâtre en compagnie de leurs petits, bien peu ont répondu à l'appel. Est-ce bien surprenant? Quand on a l'habitude de laisser à l'école cette responsabilité, qui nous dégage de la nôtre...

Bon. On en a parlé sur bien des tribunes. De l'effet catastrophique du boycott sur les artistes, sur les compagnies de théâtre qui ont dû annuler la majorité des représentations prévues cet automne. Des compagnies qui survivent tant bien que mal au fil des ans en jouant et en jouant encore, en multipliant les représentations, parfois deux, voire trois par jour pour rentabiliser leurs déplacements. Parce que les spectacles pour enfants sont vendus moins cher que ceux pour adultes. Les billets également. Les artistes acceptent de plus petits cachets. Il leur faut une bonne dose de passion, et cette passion pour ce public des jeunes, ils l'ont! Il suffit d'avoir assisté à quelques-unes des discussions publiques qui ont eu lieu pendant le Festival mondial des arts pour la jeunesse pour s'en convaincre.

Les beaux détours
CIRCUITS CULTURELS
Art, nature, musique, histoire et patrimoine, de courts voyages, de beaux détours!
www.lesbeauxdetours.com
(514) 352-3621
En collaboration avec Club Voyage Rosemont

***El puente de piedras y la piel de imágenes* (*Le pont de pierres et la peau d'images*)**
(Photo : Roberto Blenoa)

Artistes-enseignants, l'alliance improbable

À quelques jours de l'ouverture du Festival, Rémi Boucher et son ambassadrice, la comédienne Anne Dorval, demandaient aux syndicats des enseignants de faire une trêve de dix jours pour permettre aux professeurs d'emmener les enfants au théâtre. Un geste de bonne volonté, qui aurait pu signifier : notre cible, ce ne sont pas les jeunes, ce ne sont pas les artistes, mais le gouvernement. Une main tendue aux artistes, qui ont bien essayé au printemps dernier, par l'entremise du président de l'UDA, Pierre Curzi, de faire une alliance stratégique avec les enseignants, en leur offrant un appui à leurs revendications qui aurait pu prendre diverses formes de prise de position publique. Les enseignants l'ont retourné chez lui sans ménagement. Que devons-nous penser de cela?

Depuis des lunes, dans toutes les tables rondes, débats et rencontres réunissant des intervenants du théâtre jeunes publics, on finit toujours par parler de l'implication, nécessaire et difficile à susciter, des professeurs envers la chose culturelle. Le milieu du théâtre pour l'enfance et la jeunesse ne peut survivre et se développer sans s'allier au milieu scolaire, qui devrait lui permettre de rejoindre le plus grand nombre, pour ne pas dire la totalité de la population étudiante, et qui, la plupart du temps, est un frein à ce développement. Pourquoi? Parce que les profs ne lisent pas, ne vont pas au théâtre, ne s'y intéressent pas en général. Je ne fais que répéter ici ce que bien des gens ont dit à maintes occasions. Les plus belles rencontres entre une manifestation artistique et des élèves du primaire ou du secondaire sont dues à l'engagement profond, à l'investissement de quelques enseignants passionnés, qui ne baissent pas les bras devant la lourdeur des institutions et l'inertie de leurs pairs. Bravo et merci à ceux-là.

Rendre les sorties obligatoires

Quelles solutions s'offrent donc aux artistes — pas uniquement du théâtre, mais aussi de la musique, de la danse, des arts visuels... — pour éviter que ne se reproduise ce genre de situation qui leur est extrêmement dommageable? Demander l'enchâssement des sorties culturelles dans le programme scolaire, comme l'a fait le Conseil québécois du théâtre par la voix de son président, Martin Faucher (*Le Devoir*, 15 octobre 2005). La ministre de la Culture, Line Beauchamp, promet de se pencher sérieusement sur cette possibilité. En attendant, celle qui détient les cordons de la bourse à Québec, Monique Jérôme-Forget, annonce que son gouvernement dédommagera les compagnies touchées par le boycott. Une promesse qui n'assure en rien la survie de petites compagnies au statut économique précaire. Histoires à suivre...

Entretemps, la Maison Théâtre présente une saison amputée de quatre représentations sur cinq — l'institution survivra, mais encore une fois, les compagnies et les artistes en souffrent — et la plupart des spectacles jeunes publics qui auraient dû être programmés à l'automne ont été annulés. Et dire que, pendant ce temps, les profs, qui ont choisi de déranger les autres — leur programme de moyens de pression s'intitulait «Le grand dérangement» — plutôt que de se mettre en grève, même partielle, n'ont pas perdu une seule journée de salaire... Mais septembre est passé, le Festival mondial des arts pour la jeunesse, cette vitrine internationale inespérée pour nos artistes, que le milieu attendait avec enthousiasme, a donné aux visiteurs étrangers l'image d'une capitale culturelle sans enfants. Le Festival ne reviendra pas à Montréal, ou peut-être dans cinquante ans... Quel beau gâchis!

***Lettres d'amour de 0 à 10* (gracieuseté Compagnie L'Artifice)**

Lettres d'amour de 0 à 10
(Photo : Michel Ferchaud)